

# LA TÊTE DANS LES ÉTOILES



Numéro 0  
Juin 2009

## Science-fiction, Fantastique, Fantasy, Cinéma, Comics, BD

La création d'un fanzine ou d'un magazine est toujours un moment d'émotion pour ses rédacteurs quelque soient leurs expériences passées dans le domaine.

Notre équipe rassemble des chroniqueurs avec des expériences très différentes.

Tout d'abord Lucas et Paul, nos « benjamins », qui se lancent à quatre mains dans les joies de la chronique, et nous comptons sur eux pour avoir le regard que ... nous, « grands anciens » n'avons plus. Antoine Dumont dont vous pouvez croiser les compétences cinéphiles dans les rayons d'une grande surface culturelle du centre-ville (SATURN pour ne pas la nommer). Antoine est un grand spécialiste de la littérature fantastique, des classiques que nous pouvons lire chez Néo jusqu'à l'avant garde GORE. Une vision acérée, un ton trash, une analyse acide mais pleine d'émotion. Patrice Verry, écrivain de science-fiction et fondateur du regretté VOPALIEK, célèbre fanzine SF des années 70/80 et qui avait organisé sur Angers une convention SF d'aura nationale. Votre serviteur enfin, bouquiniste angevin spécialisé dans l'imaginaire, ancien chroniqueur SF dans divers magazines (surtout de jeux de rôles) pour lesquels je rédigeais aussi des scénarios.

Sachez que nos colonnes sont ouvertes à toutes les bonnes volontés. N'hésitez pas à envoyer vos textes à « [contact@phenomenej.fr](mailto:contact@phenomenej.fr) », avec pour intitulé de message : « La tête dans les étoiles » et un fichier word n'excédant pas un feuillet sous word en corps 12 ainsi que vos projets.

Nous avons décidé de nous lancer dans cette aventure suite aux demandes réitérées de lecteurs

avides d'informations. A l'analyse statistique de notre site internet, nous avons constaté (avec stupeur) que nos chroniques faisaient partie de nos pages les plus visitées.

Que l'on ne se méprenne pas, nous ne chroniquons pas « par devoir » mais par plaisir ! Celui de lire, de partager, d'échanger. N'hésitez pas à nous écrire si vous souhaitez partager notre passion commune.

Enfin, je souhaitais remercier l'équipe de « La tête en noir », Jean-Paul Guéry en tête, un fanzine dont la qualité et la pérennité sont un exemple pour tous les passionnés souhaitant se lancer dans l'aventure.

*Jean-Hugues Villacampa.*

**La tête dans les Étoiles** sortira de façon bimestrielle alternative à « La tête en Noir », ce qui permettra à nos lecteurs d'avoir tous les mois leur ration de chroniques des littératures dites populaires.

Vous trouverez le fanzine dans notre boutique : Phénomène J : 3 rue Montault Angers 49100 sous forme papier ou sur le site de la boutique : [www.phenomenej.fr](http://www.phenomenej.fr) à télécharger. Le tout gratuitement bien sûr.

### La Tête dans les étoiles

**Phénomène J 3, Montault 49100 Angers**

**Rédaction** (par ordre d'apparition) :

Jean-Hugues Villacampa, Patrice Verry, Artikel Unbekannt (Antoine Dumont), Lucas Baudart et Paul Charrier - Illustrations / Logos : Yves Besnier

## **Babylon 5 une saga qui a su se limiter**

**Babylon 5, série télévisée de la fin des années 90, restera atypique à plusieurs points de vue.**

Tout d'abord, contrairement à beaucoup de séries qui rajoutent saison sur saison au fur et à mesure de leur succès mais qui finissent toujours par s'essouffler (X-files, Stargate...), Babylon 5 fut conçue pour cinq saisons par son créateur [J. Michael Straczynski](#). Il y a donc une vraie histoire à raconter avec un début et une fin. La trame principale est claire et tous les mystères (qui sont parfaitement introduits dans le pilote de la série) trouvent leur solution au cours des cinq saisons sans qu'on ait l'impression que les scénaristes aient été obligés de faire des pirouettes pour s'y retrouver.



Bien sur, comme dans toute série, on trouvera des épisodes plus faibles que d'autres, des épisodes qui ne font pas beaucoup avancer l'intrigue mais qui zooment sur l'un des personnages principaux pour en approfondir les motivations, des épisodes convenus (l'ethnie qui refuse la médecine pour des questions religieuses, la corporation qui fait grève, le combat de boxe, l'intervention des journalistes...) mais si l'on dépasse ces aspects, on découvre une montée en puissance de l'intrigue jusqu'à un paroxysme qui donne la clé de presque tout puis une retombée progressive qui amène une fin tranquille, une fin qui permet de passer du temps avec les personnages qu'on a aimé.

D'aucuns seront peut-être rebutés par ce démarrage un peu lent mais c'est le temps qu'il faut pour s'imprégner de l'esprit de la série, pour en comprendre les règles.

Et puis il y a le côté puzzle qui ravira tous ceux qui aiment une certaine complexité dans le scénario. Des éléments incompréhensibles dans la saison 1 trouvent leur place logique dans la saison 3 et à la fin de la saison 5 on se rend compte qu'on peut aller au-delà de cette fin en utilisant des éléments distillés dans les saisons précédentes : du grand art !

**Le deuxième point** qui caractérise Babylon 5 concerne les effets spéciaux. On les retrouvera identiques du début à la fin ce qui renforce l'unité de la série (contrairement par exemple à Star Wars dont les épisodes 1 2 3 montrent une technologie qui semble beaucoup plus avancée que dans les épisodes 4 5 6).

Bien entendu chaque série mettant en scène des combats spatiaux possède sa propre marque de fabrique. Dans Babylon 5 les lasers sont des vrais ! Pas des sortes de pointillés de lumière qui avancent... moins vite que la lumière ! En effet un laser de Babylon 5 vous tronçonne un navire de guerre en quelques instants. Dès lors que l'arme est active, le trait de lumière découpe. Ce qui donne des combats parfois courts mais violents !

Il est vrai que la vision du pilote de la série donne une impression de carton pâte dans les décors. Mais ce décor restant identique de la première à la cinquième saison il reste ce qu'il doit être : un décor qui sert de support à l'intrigue et non un objectif en soi.

**Le troisième point** concerne les personnages eux-mêmes qui brisent les stéréotypes

couramment utilisés en space opera. Quand on le rencontre pour la première fois, G'Kar l'homme-lézard rappelle par son agressivité les Klingons de Star Trek. Puis on découvre derrière cette façade orgueilleuse un être courtois et diplomate. On le verra passer au cours des divers épisodes d'une position d'agresseur à une position de victime ce qui transforme complètement le personnage.

De même Londo Molari, qui semble être de prime



abord celui que le ridicule tue (accent italien exagéré, comique de situation...), devient assez rapidement un personnage central dont on ne sait plus si on doit le haïr ou le plaindre.

L'un des principaux attraits de *Babylon 5* est qu'aucun des personnages principaux ne reste totalement figé. Ce qu'on ne sait pas est plus important que ce que l'on sait et contribue à un certain nombre de rebondissements inattendus mais passionnants.

**Babylon 5 est-elle un space opera ?** Chacun mettra sans doute sa propre étiquette et l'on ne peut nier qu'il y ait de l'action, des combats spatiaux, de grands mystères galactiques, des extra-terrestres... Mais si j'osais une comparaison (j'ose et j'assume les retombées) : toutes proportions gardées on est plus proche de l'esprit de « *Dune* » que de « *Star Wars* ». En effet, ce sont vraiment les personnages qui font l'histoire plus que le décor spatial.

**Pour les amateurs de DVD** il faut préciser que le pilote « Premier contact Vorlon » n'est pas inclus dans la première saison de l'édition française (et ce pilote est indispensable à la compréhension de l'histoire). Il faut donc se le procurer à part.

---

**« GORE » ou « De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts »**  
(De Quincey)

---

Après une réflexion si mûre qu'elle en vint à flirter dangereusement avec le pourrissement, l'idée m'apparut telle une blessure sur une paume de stigmatisé: le sang, c'est la vie!

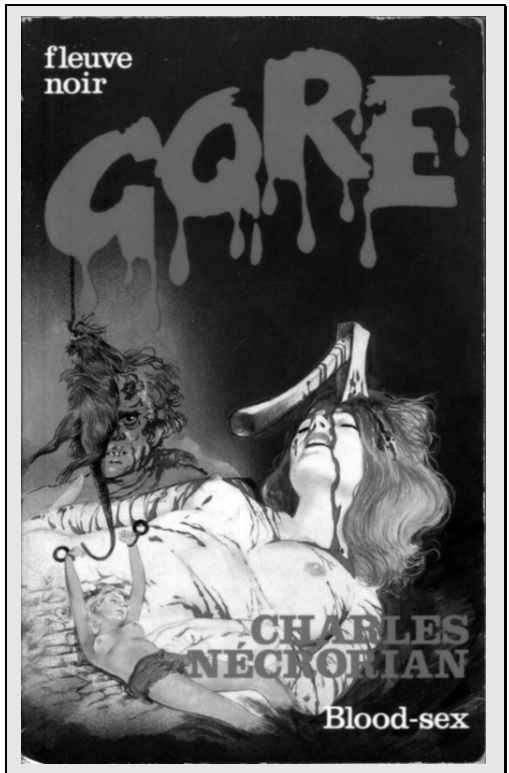
Comment dès lors ne pas sceller de pourpre l'acte de naissance de ce premier-né affectueusement baptisé « zéro »?

Ainsi sera t-il donc, rouge sur rouge, et « let me introduce myself in you », comme dirait sans doute l'ami Shaun Hutson, auteur essentiel de « La mort visqueuse 1 & 2 » (une suite s'imposait, tant il paraît en effet impossible de faire le tour d'un tel sujet en un seul roman) du « crâne infernal », des « larvoïdes » et autres joyusetés...

Ces livres improbables, ainsi que bien d'autres- il y en eut plus d'une centaine- furent publiés entre 1985 et 1989 par les célèbres et bienfaitantes éditions « Fleuve Noir » lesquelles eurent le bon

goût de se teindre en rouge le temps d'une collection sobrement intitulée « Gore »

Véritable exception anti-culturelle française (l'adjectif « gore » s'appliquait jusqu'alors uniquement au cinéma, la littérature anglo-saxonne du genre étant labellisée « horror ») cette collection radicale se positionna très vite comme une héritière du Grand-Guignol, théâtre de l'excès et du grotesque, mais aussi comme un prolongement littéraire des horreurs pelliculées de H.G.Lewis (loué soit le père fondateur!) et autres G.A.Romero (Papy zombie nous enterra tous!), les novellisations de « Blood feast » et « La nuit des morts-vivants » figurant parmi les premiers titres édités.



Non content de mettre à la disposition du public français des traductions plus ou moins élaguées (la pagination impliquant un nombre de signes précis, certains ouvrages étaient parfois expurgés de leurs passages trop « littéraires » un comble!),

Daniel Riche, directeur de la collection, s'attachait en outre à proposer à ses lecteurs avides des auteurs « du crû » C'est ainsi que les prestigieuses

plumes de D.Walther, P.Pelot, A.Caroff, K.Steiner, G.J.Arnaud, et J.Houssin se trempèrent tour à tour avec bonheur dans le sang, donnant à la collection un cachet qui l'éloignait du ghetto de l'exploitation, via des incursions dans l'angoisse, l'épouvante et la terreur, et fondant indirectement une véritable école française du « gore » !

A ce titre « Bruit crissant du rasoir sur les os » de Corsélien fait figure d'exemple: c'est un grand roman, brillamment écrit, et ce chemin de croix psychotique et sanglant possède un style et une singularité à faire pâlir d'envie bien des « fantastiqueurs » traditionnels...

D'aucuns prétendent malgré tout que cette littérature malséante et nauséabonde n'a que peu de rapports avec l'imaginaire, arguant que le « gore » est au fantastique ce que la pornographie est à l'érotisme. A ces esprits chagrins, je répondrai ceci: une approche aussi frontale, brutale, voire bestiale que celle d'un Nécorian dans « Blood-sex » (ou quand un titre se fait quintessence) ne verse t'elle pas à force d'outrances et de transgressions dans l'irrationnel le plus sauvage ?

De la même manière, un film aussi brillant et extrême que « Cannibal holocaust » est certes une sorte de manifeste du « nécro-réalisme » mais n'est-il pas pour autant DIFFICILE D'Y CROIRE?

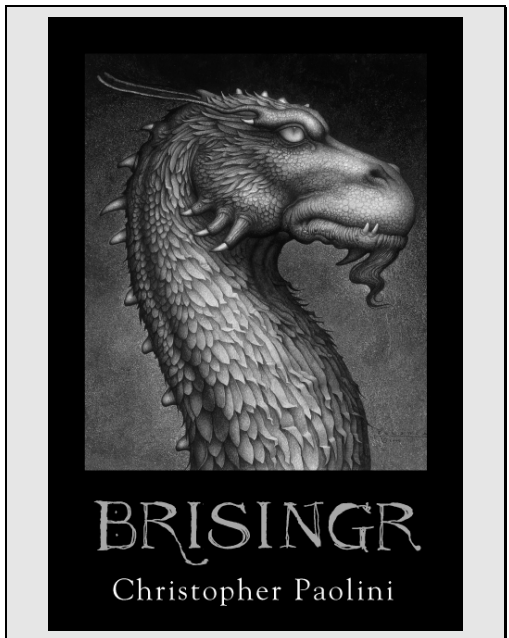
La confrontation directe avec l'horreur la plus pure ne peut-elle être perçue comme l'étape terminale du fantastique ? Sur cette question ouverte se termine un modeste hommage à une collection puissamment libre, qui a eu l'audace de pousser le genre dans ses derniers retranchements. Et comme notre but n'est pas de nous recueillir sur des tombes, ni de profaner des sépultures, nous examinerons dans un futur numéro le cas d'un auteur jadis révélé en France par la collection « Gore » et récemment réactualisé par la sortie de plusieurs ouvrages chez l'éditeur Bragelonne...

A bientôt donc pour une plongée en apnée dans les romans très extrêmes du terrible Jack Ketchum, aimablement surnommé « ketchup » par ses nombreux admirateurs/détracteurs, mais aussi qualifié de « futur de l'horreur » par le King Stephen...

*Artikel Unbekannt*

## Le feu de Brisingr (Eragon)

**A la sortie de Eragon Brisingr**, troisième volet du cycle de l'héritage (4 tomes au lieu des 3 prévus), notre enthousiasme battait son plein. Trois années : trop long délai à attendre la suite des aventures du célèbre dragonnier. Trois ans durant lesquels nous nous demandions comment Eragon allait sauver la future femme de son cousin ? Quand allait-il finir son apprentissage auprès du dragonnier elfe Oromis ? Et surtout, comment notre héros allait se débrouiller sans épée ? Le livre de Christopher Paolini (premier tome à l'âge de quinze ans) est paru chez Bayard jeunesse. L'histoire se poursuit : celle d'un garçon de ferme qui, lors de l'une de ses journées passées à chasser, trouve une mystérieuse pierre : un œuf de dragon ! Son destin, changé à jamais, il devient Dragonnier... Héros des rebelles Vardens qui tentent depuis fort longtemps de reverser le tyran Galbatorix (lui-même dragonnier). La légendaire caste des dragonniers étant défaite depuis longtemps, Eragon devient le seul espoir de toute l'Alagaësia.



**Dans ce troisième tome**, Eragon doit tenir une double promesse : aider Roran à délivrer sa fiancée, Katrina – prisonnière des Ra'zacs –, et venger la mort de son oncle Garrow. Saphira

emmène les deux cousins jusqu'à Helgrind, les Portes de la Mort, repaire des monstres. Or, depuis que Murtagh lui a repris Zar'oc, l'épée que Brom lui avait donnée, Eragon n'est plus armé que du bâton du vieux conteur. Tandis qu'il veille au pied de la sinistre citadelle, Eragon s'interroge : viendra-t-il à bout des Ra'zacs ? Il est vrai que, depuis la cérémonie du Sang, à Ellesméra – la cité elfique –, le jeune Dragonnier continue de se transformer, acquérant peu à peu les traits et les fabuleuses capacités d'un elfe. Et Roran mérite plus que jamais son surnom de Puissant Marteau. Quant à Saphira, elle est une combattante redoutable... Ainsi commence cette troisième partie de l'Héritage, où l'on verra l'intrépide et altière Nasuada, chef des Vardens, subir avec bravoure l'épreuve des Longs Couteaux ; les Vardens affronter les soldats démoniaques de Galbatorix, qui ne ressentent pas la douleur ; Arya et Eragon rivaliser de délicates inventions magiques ; Murtagh chevauchant Thorn, son dragon rouge, batailler dans le ciel contre Eragon et Saphira. On s'enfoncera avec angoisse dans les obscures galeries souterraines des nains ; on se laissera séduire par Nar Garzhvog, le formidable Urgal, et par l'énigmatique Lupusānghren, l'elfe au pelage de loup ; on retrouvera avec bonheur Oromis et Glaedr, le dragon d'or. Et on comprendra enfin pourquoi le roman porte ce titre énigmatique : Brisingr, Feu en ancien langage...

**Tout comme ses prédécesseurs**, Brisingr est un roman fantastique qui nous emmène dans un monde original et magique, peuplé de créatures légendaires. On pourrait s'attendre à une pâle copie de références du genre mais le cours des événements est très surprenant, ce qui en fait une histoire très vivante et pleine de rebondissements. Ce livre fait part de lourdes révélations, qui apportent leur lot de surprises au lecteur. La découverte de cet univers est également très appréciable. On y retrouve une ambiance très particulière, qui participe d'ailleurs à l'originalité de l'œuvre. Un univers très marqué par l'apogée des dragons d'autrefois, dont la terre d'Alagaësia est plus qu'imprégnée. Roman rythmé par le partage des chapitres, où les héros évoluent chacun de leur côté, ajoutant une dose de suspense. Brisingr est un ouvrage captivant, magique, l'immersion dans le monde des dragonniers, elfes, et autres nains est totale. Nous avons littéralement survolé la terre d'Alagaësia à dos de dragon...

*Lucas Baudart et Paul Charrier*

## **Stéphane Marsan (Ce héros au regard si doux) : l'esprit Bragelonne.**

**De nombreux directeurs de collection ont marqué le paysage de la science-fiction**, dont certains français comme Jacques Sadoul, Goimard et de nombreux autres. Il était légitime de se demander si la nouvelle génération pouvait remplacer ces hommes qui ont choisi nos lectures dans le passé. En dehors de la responsabilité qui pèsent sur leurs épaules (la pérennité du succès du genre), comme tous les écrivains, ils souffrent de la solitude des créatifs.

J'ai eu le plaisir de connaître Stéphane Marsan au tout début de son aventure. A l'époque Multisim, Mnémos et Phénomène J Paris étaient voisins. Les deux équipes se côtoyaient avec plaisir partageant passion du jeu de rôles et de la SF/fantastique/fantasy. (Un jour, je vous raconterais moult anecdotes savoureuses de cette époque). Stéphane lançait à cette époque une demi-douzaine de jeunes auteurs dont – je vous laisse apprécier la brochette -Pierre Grimbert, Mathieu Gaborit, Fabrice Colin et quelques autres... La plupart de ces auteurs issus du jeu de rôles connaissaient par là-même la subtilité d'un scénario sans failles (dans le JdR ça ne pardonne pas !), ils sont de plus dotés d'une imagination qui dépasse le cadre classique de cette époque. Je donnerais une mention spéciale à Matthieu Gaborit dont « Les crépusculaires » reste à mon avis le cycle le plus innovant de la fantasy du XXème siècle (si, si !) et à Fabrice Colin dont l'écriture et la puissance imaginative laissent douter de son origine terrestre !

Suite à des problématiques que je ne connais pas (peut-être un jour...) mais manifestement liées à un désaccord avec le patron de Multisim Frédéric Weil, Stéphane quitte Mnémos et je le perds de vue. Quelle excellente surprise de le retrouver à la création des éditions Bragelonne.

Stéphane, éditeur/militant, lance un concept semblant pourtant périmé : du beau gros livre cher, et ça marche!

Mieux que cela, Bragelonne édite 5 à 6 livres par mois, un rythme de publication disparu avec « Anticipation » du « Fleuve Noir ». Et du beau monde : Feist, Gemmel, Howard (une superbe traduction/édition de Conan).



Stéphane Marsan

Militant, car exaspéré par les chiffres de vente annoncés par les éditions de poche, Stéphane souhaite que des romans de qualité se vendent en grande distribution à des prix abordables pour tous : il créé Milady, une collection de livres grand et petit format.



Il en profite pour rééditer des cycles issus des épopées « Lance dragon » et « Les royaumes oubliés » retraduits dans leur intégralité après avoir été sabrés par le « Fleuve Noir » (« Faut que ça rentre dans le gabarit »). Dont mon péché mignon dans la bande : RE Salvatore.

L'équipe Bragelonne réédite en ce moment même Laurel K. Hamilton épuisée chez Pocket depuis quelques années.

Mais la diversité s'étend à « Indiana Jones », James Bond, Gudule, de grands Space-Opéra, de la terreur (aaaaah Masterton...). Bref que du bon !

Le tout magnifiquement maquetté et illustré (Julien Delval, Stéphane Graffet,...).

Bon ! C'est décidé, je vais tenter de reprendre contact avec Stéphane afin de lui tirer des exclusivités du nez (...)

*Jean-Hugues Villacampa*

---

## **Dark City l'univers angoissant d'Alex Proyas**

---

« Au commencement étaient les ténèbres. Puis vinrent les étrangers. Leur race venait du fond des temps. Ils avaient maîtrisé l'ultime technologie, la capacité de modifier la réalité physique par la seule volonté. Ils appelaient cette capacité : syntonisation. Mais ils mourraient ! Leur civilisation déclinait. Ils abandonnèrent leur monde et cherchèrent un remède à leur propre mortalité. Leur interminable voyage les conduisit vers un petit monde bleu dans le coin le plus reculé de la galaxie : notre monde ! Ils pensaient enfin avoir trouvé là ce qu'ils recherchaient.

Je suis le Docteur Daniel Paul Schreber. Je ne suis qu'un homme. J'aide les étrangers à mener leurs expériences. J'ai trahi ma propre espèce ! »



Kiefer Sutherland

En entendant Kiefer Sutherland prononcer ces phrases d'introduction au film d'Alex Proyas, on a le sentiment que tout a été dit, que l'histoire vient d'être résumée en quelques mots, qu'il ne reste plus aux protagonistes qu'à s'agiter à l'intérieur d'un cadre tracé par avance tels des pantins dans un décor de marionnettes. Pourtant, le travelling vertical qui sous-tend cette introduction depuis le ciel étoilé jusqu'au cœur d'une ville plus sombre que l'espace, l'aspect physique du Dr. Schreber et jusqu'à son nom à consonance germanique, nous replongent inconsciemment au cœur des heures les plus tragiques de notre histoire : on pense à « Metropolis » de Fritz Lang et, puisqu'il s'agit d'occupation, nous voilà avec un personnage qui vient d'avouer être un collabo !

Puis la caméra zoome sur la montre de Schreber et

nous quittons soudain notre univers familier pour un récit qui ne nous lâchera pas jusqu'à la fin et la surprenante conclusion.

Le génie d'Alex Proyas est de nous attirer à l'intérieur du film avec des réflexes quasi-pavloviens liés à notre passé historique puis de nous mener jusqu'au bout de son propre univers sans que nous ayons la possibilité de nous enfuir.

**Qu'est-ce donc que ce « Dark City »** l'un des deux meilleurs films de Science-fiction (avec « Bienvenue à Gattaca ») sortis en France en 1998 ?

Il faut, bien sûr, parler de l'aspect graphique de ce film : le décor lui-même est un personnage tant il est présent (et pesant) dans chaque scène. Murs décrépis, électricité défaillante, jeux d'ombre à la Hitchcock, c'est bien du passé dont il s'agit dans ce scénario de Science-fiction. Ce sentiment est renforcé par le côté rétro de tous les objets (vieux téléphones des années 50, micro à cage métallique). Certaines scènes sont de vrais tableaux reprenant les stéréotypes américains d'anciens films ou de vieilles photos : bar à jazz, hôtel borgne... On retrouve là les grands classiques du polar noir.

Et pour ajouter encore à l'atmosphère oppressante, le costume des *étrangers*, leur comportement, leur façon de s'exprimer suffisent à créer l'angoisse : on repense à la Gestapo et, aujourd'hui, à Matrix, film sorti l'année suivante mais dont on peut se demander s'il ne s'est pas inspiré de Dark City pour certains de ses aspects.

Les références sont multiples dans la partie visuelle de Dark City (j'aurais pu encore citer Brazil) mais leur agencement est unique et donne à ce film une originalité inégalée à l'époque où il est sorti.

On trouve-là tous les ingrédients d'une intrigue policière classique : serial killer, flic intègre, anti-héro et belle héroïne, indices, pistes et fausses-pistes, paranoïa... Mais dès les premiers moments de l'histoire, l'un des éléments du puzzle (la carte postale de la plage de Shell Beach) crée le décalage qui amène la trame principale et que je ne révélerai pas ici.

Contrairement à certains scénarios où le suspense est créé par le fait que le spectateur connaît des éléments que le héros ignore, ici on suit les héros pas à pas. Et si, en rassemblant les connaissances des divers protagonistes on peut obtenir une vue d'ensemble légèrement plus complète, les

éléments importants sont distillés au fur et à mesure ce qui maintient l'attention jusqu'au bout. On peut tout au plus (quand on a l'habitude des intrigues complexes) se poser des questions pertinentes avant les personnages, mais c'est pour se rendre compte rapidement que l'un au moins des personnages s'est posé la même question et l'exprime peu après à voix haute.

Enfin, même si l'humour n'est pas l'objectif principal du film, on en découvre quelques touches comme au moment où l'un des personnages fracasse une vitre derrière laquelle est suspendue une pancarte « closed ». Le choc retourne la pancarte et c'est maintenant « open » qui apparaît à travers le verre brisé.

Je ne peux pas conclure sans parler de l'aspect Dickien de ce film. Les amateurs du grand écrivain de SF s'y retrouveront (ou plutôt s'y perdront car il n'y a jamais de vérité ultime avec Philip K. Dick). On évoquera ici (sans trop déflorer le sujet) : la perte de la mémoire, la folie qui est parfois au bout de la vérité, la recherche de la signification de sa propre humanité (nos souvenirs suffisent-ils à nous définir en temps qu'êtres humains ?)...

Sans contestation possible, Dark City est un grand film à voir et à revoir !

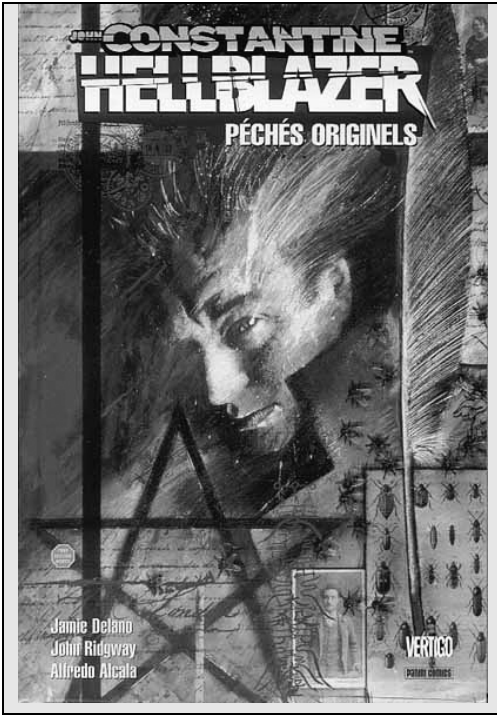
## **John Constantine Hellblazer ou : chassez le surnaturel, il revient au galop!**

**1977:"No future!"** Sid Vicious le bien surnommé et Ian Curtis l'écorché prirent ce slogan au pied de la lettre, mais quand, quelques années plus tard, les membres de Generation X et The Police se séparèrent, leurs chanteurs respectifs choisirent quant à eux d'entreprendre" des "carrières" (oui, comme l'endroit où l'on casse des cailloux) en solo...

Billy Idol et Sting étaient blonds, beaux gosses, et avec eux le Punk pouvait devenir acceptable. Puis Thatcher est arrivée, avec ses escouades de zombies/yuppies, offrant à la moitié de l'Angleterre-celle du "bas"- un enterrement de première classe (ouvrière)...

A cette époque (1985) Alan Moore, futur scénariste des chefs d'œuvre "Watchmen" et "V pour vendetta", deux bandes dessinées qui devaient changer à jamais la face du monde des comics (nous ne dirons jamais assez le bien que firent les anglais aux américains dans ce domaine)

se consacrait à l'ambitieuse "Saga of the Swamp Thing" quand soudain...



L'homme végétal américain Alec Holland s'y vit offrir un étrange compagnon, sorte de détective anglais versé dans l'occulte, dont le visage présentait une ressemblance absolument pas fortuite avec deux chanteurs britanniques bien connus...

Lorsque peu après Alan Moore abandonna la créature à ses marais pour se tourner vers d'autres projets, l'éditeur Vertigo -branche "adulte" de DC- décida rapidement, devant le succès remporté par le sorcier en imperméable, de donner sa propre série au personnage...



1987: "John Constantine, Hellblazer"...

Succéder à Alan Moore est sans doute le cadeau le plus empoisonné qui soit, mais Jamie Delano, jeune scénariste anglais plein d'allant, s'avéra immédiatement à même de relever le défi.

A l'aise tel un poisson jadis exilé de retour dans les eaux troubles de la Tamise, il opta en effet

pour une judicieuse délocalisation (bye bye bayou, back to the urban jungle), réussissant la prouesse de donner une épaisseur rapide et naturelle à Constantine, sans pour autant altérer le halo de mystère qui doit continuer à nimber le punk magicien...

Oui, c'est possible d'aller boire une bière au pub avec ce gars-là, mais on ne peut jamais savoir si on accepte son invitation parce qu'on le trouve sympa ou parce qu'on a peur de lui...

Constantine apparaît ainsi comme un personnage tout en contrastes: son individualisme forcé le pousse à un cynisme constant qui l'amène parfois à se servir des autres à ses propres fins, et ce même si cette inconduite doit le hanter longtemps, car l'homme n'est pas dénué d'empathie (n.1&2US)

Déterminé à mettre en oeuvre tous les moyens en sa possession, y compris les moins avouables, pour éliminer ce qui le menace, rien ne l'amuse tant que d'utiliser la rouerie des démons afin de les prendre à leurs propres pièges (n.3&4US)

Surexposé aux phénomènes surnaturels, il reste néanmoins vulnérable dans la mesure où sa condition d'"humain, trop humain" n'est jamais oubliée: l'implication de ses proches dans des événements dramatiques est d'ailleurs un ressort dont Delano ne se prive pas d'utiliser (n.5&6US)

Enfin, le prix à payer pour ses "dons" est souvent très élevé- John Constantine n'est pas un super-héros- et s'il se sent parfois comme "un marionnettiste qui a emmêlé ses ficelles", cela ne le rend que plus attachant (n.7&8US)

Menés de main de maître par J.Delano, efficacement mis en images par J.Ridgway et A.Alcalá, et sublimés par les magnifiques couvertures de D.McKean, ces "Péchés originels" se dégustent aujourd'hui comme une pomme au paradis...

Reste à espérer que les éditions Panini continueront à proposer ces anthologies de "Hellblazer" (un second volume est paru au printemps), et que longtemps encore nous pourrions nous délecter de cette bande dessinée ô combien singulière, où l'horreur peut surgir à chaque instant, où chacun est en danger (les femmes et les enfants d'abord!) et sur laquelle règne un politiquement incorrect prénommé John, seul maître à bord après...le diable!

*Artikel Unbekannt*